

Un tournant de la vie de Christine Angot

Laurence Pelletier

Number 267, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, L. (2019). Review of [*Un tournant de la vie de Christine Angot*]. *Spirale*, (267), 57–58.

« Se dire *Je t'aime* et raccrocher »

Depuis la parution de *L'Inceste*, en 1999, la critique se polarise autour de chaque nouveau roman que publie Christine Angot. « *Chef-d'œuvre ou coup de marketing* », « *Pour ou contre Angot* », écrit-elle dans *Quitter la ville* (2000), où elle relaie « quelques-unes [des] perles » tirées de la couverture médiatique de *L'Inceste*. Si la réception d'*Un tournant de la vie* est, depuis sa sortie, enthousiaste et positive, certains condamnent « l'indigence » des dialogues de cette histoire d'amour qui ne peut qu'être « à l'eau de rose » dès lors que ce « degré zéro du style » est partie prenante d'un « effondrement littéraire ».

Ainsi, pour parler du dernier roman d'Angot, il faut se mettre du côté de la mauvaise langue, celle qui ne concède rien de son excès et de son essoufflement à un idéal syntaxique, formel, romanesque ou stylistique. Il faut se mettre du côté de tout ce qu'on reproche à une écriture qui prend le parti de la répétition, de la redite et de l'obsession. C'est cette exigence que sert la forme du dialogue, dans laquelle est composée la majeure partie d'*Un tournant de la vie*, où la simplicité des phrases se complique dans la vitesse et l'abondance des échanges, des interruptions, des disputes. Si Angot écrit dans *l'Usage de la vie* (1998) que l'écriture doit être celle de la vie, les dialogues d'*Un tournant de la vie* nous ramènent bien au plus près de ce que peut être la vie amoureuse, dans l'évidence et la vacuité des clichés et des mots d'amour : « – *Mon amour, mon amour...* – *Je t'aime belle.* – *Moi aussi Alex.* »

Si ce « tourner à vide » de la langue amoureuse peut donner le tournis, il reste qu'il est difficile, pour celles et ceux qui lisent Angot, de ne pas tomber sous le charme d'une entreprise qui, à travers le récit d'une histoire d'amour à trois, recoupe et rejoue les histoires d'amour de ses autres romans, mais aussi des films et des romans des autres. En effet, certaines scènes et certaines phrases paraissent étrangement familières, offrent la conviction qu'elles ont déjà eu lieu, ailleurs, et qu'elles reviennent, dans le temps de l'écriture d'Angot, comme un émoi amoureux peut survenir – imprévisiblement.

ON EST REPARTIS DANS LE TOURBILLON DE LA VIE

Entre la narratrice, Alex et Vincent se noue une relation digne du cinéma, digne de *Jules et Jim* par exemple, film à travers lequel la narratrice fantasme sa propre histoire. Comme Catherine, qui chante *qu'au son des banjos je l'ai reconnue*, la narratrice d'*Un tournant de la vie* raconte que c'est en traversant la rue qu'elle a vu Vincent sur le trottoir, et que cette scène, dont le

UN TOURNANT DE LA VIE

CHRISTINE ANGOT
Flammarion, 2018, 192 p.



ravisement a quelque chose de durassien, la laisse «là, figée [l]e cœur battant» : «Je regardais son dos qui s'éloignait... Je suis restée debout, les jambes coupées. Les yeux fixés sur la direction qu'il avait prise.» Le récit s'emballé à partir de cet événement, laissant la narratrice aux prises avec l'envie de retrouver une passion passée qui devient, dans le présent de l'histoire, objet d'obsession et promesse du «vrai amour».

Ainsi, le temps perdu et retrouvé d'*Un tournant de la vie* suit la ritournelle du film de Truffaut : *On s'est connus, on s'est reconnus, on s'est perdus de vue, s'est r'perdus de vue, on s'est retrouvés...* La logique du roman, où les mots semblent destinés à la recherche de ce qui a échappé, s'articule autour du rappel des histoires d'amour révolues. De la même manière que le narrateur proustien écrivait le nom d'Albertine sur une feuille de papier, cherchant à donner à ce geste le pouvoir de faire advenir l'amour, l'écriture angotienne invoque, dans un mouvement compulsif, la possibilité que les mots traduisent la vie, que la vie advienne au rythme de l'écriture : «C'est reparti... l'amour... Le cœur qui bat... l'impression de vivre... le sexe qui mouille...» Quand, du lieu de l'amour, le désir de tout reprendre depuis le début insiste et se superpose à l'écriture, la teneur de ce qui peut mouvoir et émouvoir nous parvient : «[l]e suis passée au même endroit plusieurs fois. Mon cœur se serrait... Je scrutais le bout de la rue, j'imaginai, j'imaginai qu'il apparaissait.» Angot montre bien ce qu'il y a de l'écriture dans l'amour, puisque l'amour est encore et toujours une histoire qu'on se raconte, des mots ou un appel qu'on attend, des lieux ou des scènes qu'on imagine.

«Il allait à la fenêtre, il regardait le jardin. Il revenait, il repartait. [...] Il marchait dans l'appartement. Je marchais derrière lui.» Que nous dit cette valse d'un temps de l'écriture qui, comme un acte de rature, tente de racheter une vie amoureuse qu'on aurait ratée? Que nous dit-elle d'un geste qui tend à abolir le passage du temps? Elle nous montre peut-être la matière qui compose l'écriture même d'Angot, une écriture faite du «passé qui revient».

IL N'Y A PAS DE RAPPORT AMOUREUX

Dans *Un beau soleil intérieur* (2017), film réalisé par Claire Denis dont Angot signe le scénario, le personnage joué par Juliette Binoche est aux prises avec l'accumulation et la répétition des dilemmes amoureux, où l'espoir d'un amour s'évanouit aussi rapidement qu'il renaît dans l'attente d'un coup de fil : «Tu devais pas m'appeler ce week-end? ... Bon, écoute, c'est trop dur. Quand tu dis que tu m'appelles, tu m'appelles, voilà, ok, c'est tout. Sinon je vais te dire ça va pas durer longtemps notre affaire.» Dans *Un tournant de la vie*, Vincent appelle, puis n'appelle pas. Alex texte et ne texte pas. Les dialogues et les mots d'amour dépendent de ce qui se transmet et circule, en secret ou pas, par appels téléphoniques. C'est dire que cela figure la perte d'un contact qu'on tente inlassablement de rétablir, d'une connexion qui n'arrive pas à se produire lorsqu'on se parle : «Arrête de m'interrompre je suis en train de parler. J'arrive pas à parler avec toi. Tu comprends pas qu'une phrase c'est un souffle?»

Comme la page blanche peut projeter le fantasme d'une origine immaculée pour toute histoire d'amour, le rêve de connexion, le rêve de *fusion* est mis en scène par Angot dans tout son leurre : «On était la même personne. On avait les mêmes mots dans la tête. Pas besoin de les dire. La rupture n'avait jamais eu lieu. C'était un aléa. Un accident de parcours. Notre route reprenait.» Le personnage de Vincent porte cette promesse d'éternité et d'absolu d'un amour resté intact et sauf de toute rupture, et épargné par le passage du temps. Il est porteur d'un oubli et se fait le mirage de la possibilité d'un rapport sans séparation. Et c'est peut-être là que le titre prend toute son éloquence, quand l'écriture de l'amour et de la vie n'est possible que dans le tournant, dans la séparation et l'interruption des coups de fil, des phrases, du souffle; quand, étourdi par le cinéma qu'on se fait, on considère la sortie, on choisit un autre chemin, on «pass[e] sous un porche» sur lequel les mots de la vie brillent peut-être avec plus d'insistance.

« TU ES UNE PUTE. SALE PUTE VA. »

Angot écrit, dans *Une partie du cœur* (2004), que ce n'est pas de quelqu'un qu'elle est amoureuse, mais de la littérature. La véritable histoire à trois est peut-être, finalement, celle qui a lieu entre l'amour, la vie et l'écriture. Si l'on ne saurait dire ce que ces trois termes signifient isolément, on parvient à en saisir le sens dans leur rencontre et leur intrication. C'est lorsqu'elle écrit l'amour qu'Angot nous montre ce que la vie peut être. À la suite d'une dispute, après qu'Alex l'ai traitée de «sale putain» et de «sale pute», la narratrice sort de l'appartement – qui était devenu la scène de leur comédie sentimentale – et se retrouve, dans la rue, à attendre avec «les seules femmes de la rue[,] des prostituées». Quelle passe a donc lieu entre Angot et l'écriture? L'amour concerne la transaction entre l'énonciation d'une femme au «je, moi» anonymes et les mots : «Personne m'a jamais dit ces mots-là.» Le corps de cette narratrice sans nom se fait l'écran de tous les fantasmes, putain de la littérature, alors que se dérobe le *Sujet Angot* : «Toi non plus Alex tu ne parles pas de moi!! Toi non plus! C'est pas de moi que tu parles. Tu parles de quelqu'un qui est dans ton fantasme.» Ainsi, l'amour qui l'avait ravie dans cette rue l'y quitte et l'y jette, et nous sommes ainsi ramenés au pouvoir littéral des mots : l'injure, adressée à une femme qui écrit, qui aime, rejoint le réel d'autres femmes anonymes, *au-dehors* du fantasme.

Un tournant de la vie, où le rythme étourdissant des gestes et des mots nous plonge dans le ressassement du fantasme de l'amour impossible et du temps retrouvé, tire sa cohérence de la recherche de ce *quelque chose de vrai*, «quelque chose de vrai dans [l]a voix». C'est là que réside le génie d'Angot : dans l'exigence de son écriture qui ne fait l'économie d'aucun mot, d'aucune phrase et qui, au risque de la répétition, nous fait percevoir la durée de la vie.